

Amarres

par Marina Skalova

(extrait)

Je suis arrivé. Les os de mes coudes, de mes genoux craquaient. Les fils de mes vêtements avaient lâché, comme des lambeaux de peau. J'ai tiré mon bateau sur le rivage.

J'ai d'abord vu les cimes noires des arbres. Elles imprimaient leurs contours sur le ciel blanc. Le soleil m'aveuglait. J'ai baissé le regard. Des cercles de couleur se dessinaient sur ma rétine. Dos à la mer, j'ai avancé.

J'ai distingué des formes nimbées de lumière. Des hommes étaient assis sur des bancs sculptés dans des troncs d'arbre. Ils avaient tous le même visage.

J'ai demandé où je pourrais manger quelque chose. Ils n'ont pas compris ce que je disais. Ils m'ont prié de répéter. Je connaissais leur langue mais pas leur accent. Des sons rauques se sont extirpés de ma bouche. Ils ont égratigné ma gorge.

Leur réponse, c'est moi qui ne l'ai pas comprise. C'était à cause de leur accent qui écorchait les sons. A mon tour, j'ai dû les faire répéter. Ils ont ri, en échangeant des mots dans la langue que je ne pouvais pas comprendre.

En réponse, je n'ai reçu que des syllabes hachées. Des îlots égarés.

Je n'ai rien laissé paraître. J'ai remercié et je suis parti.

J'ai erré d'abord. Le vent me fouettait le visage. Mes cheveux voletaient autour de ma tête. Mes pieds s'enlisaient dans le sable vaseux.

J'ai marché droit devant moi, au hasard. Une douleur a glacé mes pieds. Ils se sont crispés.

J'ai remonté mon pantalon. J'ai aperçu des alvéoles rouges. Des tiques s'étaient agrippées à mes chevilles. D'un coup sec, je les ai arrachées.

J'ai continué à marcher. J'ai vu des remparts se dresser de l'autre côté des nuages. Ils découpaient le ciel plein de poussière. Une forteresse dont la splendeur s'était effritée comme un tas de gâteaux secs.

Le jour déclinait. Il semblait rougir de devoir disparaître.

Lorsque je suis entré dans la ville, la pénombre était tombée. Les échoppes avaient rabattu leurs volets de tôle ondulée. La faim creusait sa cavité, à l'intérieur de mon ventre.

Je me suis assis sur des marches de pierre. Leurs teintes avaient été englouties par la nuit. Ne subsistaient que des ombres, au fard pâle.

Un chien s'est assis à côté de moi. Il a voulu lécher mes mains. Je les ai d'abord retirées, d'un geste brusque. Il a insisté. Il a ensuite filé sous un porche, sans se retourner.

Un morceau de viande était caché dans un angle mort, près des égouts. Il est revenu près de moi, pour le dépecer à mes pieds. Je l'ai regardé.

Ce n'était pas à moi de désirer la nourriture du chien. Ce n'était pas à lui de me nourrir. Quand je me suis levé pour partir, il ne m'a pas suivi. Il m'a simplement salué, en plissant les oreilles.

J'étais affamé, depuis plusieurs jours. J'ai songé à fouiller les poubelles. Juste pour ce soir, pour pouvoir manger. J'ai parcouru les rues désertes. La ville avait été nettoyée. Elle était d'une propreté immaculée. Les débris semblaient s'être envolés.

Des chats s'ébattaient à l'entrée des maisons. Leur pelage était d'une blancheur impeccable. Ils mordillaient le squelette d'un poisson désossé. Il ne s'en exhalait aucune odeur.

J'ai trouvé une entrée d'immeuble, devant laquelle me recroqueviller. J'ai déballé mon sac à dos, vide de provisions. J'ai disposé quelques objets autour de moi. J'ai enfoui mes mains jusqu'au fond de mon sac pour extraire ma pipe. Je l'ai empli de tabac. J'ai fumé longtemps, en écoutant la nuit.

J'ai déroulé mon sac de couchage. J'ai étendu mon corps dedans. Les crampes me tordaient l'estomac. Il fallait que je fume pour chasser la faim. Pour glisser dans le sommeil en paix.

J'ai attaché mon sac à une grille d'égout avec la lourde chaîne en fer, que je porte toujours avec moi, au cas où. J'ai enchevêtré le tissu pour en faire un oreiller. Et j'ai posé ma tête.

Le matin, la valse des balayeurs m'a éveillé. Ils s'affairaient autour de moi. Ils me pointaient du regard, sans rien dire.

Puis, ils échangeaient des clins d'œil furtifs. Leurs têtes se tournaient vers celles de leurs acolytes.

Ensemble, ils dirigeaient à nouveau leurs yeux vers moi. Ils n'arrivaient pas à s'en empêcher. Leurs pupilles étincelaient.

Je comprenais que j'étais comme les bouts de papier, les vieux os des batailles de la veille, les arêtes des poissons, le plastique brûlé dont les vapeurs emplissaient l'atmosphère. La ville devait être parfaitement propre, délestée de toute odeur inconvenante. Je prenais conscience que je risquais de salir le paysage. Je comprenais leur point de vue. Ils devaient avoir raison.

Je me suis levé subitement, pressé de partir. L'un d'entre eux a voulu m'aider à assembler mes affaires. Il s'est saisi de mon sac pour me le tendre. Il a compris alors que je l'avais attaché, à leurs égouts. Qu'une chaîne de fer me séparait de ses bonnes intentions.

Ses yeux ont noirci. Une grimace de dégoût a déformé son visage. Il a jeté mon sac à terre.

Je me suis dépêché de le détacher.

L'errance recommençait. A présent, dans la ville. Des échoppes s'étaient ouvertes. Dedans, un bric-à-brac d'objets ménagers, de lampes, de tapis.

Une odeur de brûlé m'assaillait les narines. Elle s'insinuait dans mes poumons.

Je sentais des crépitements, dans mes bronches. Quelque chose se déchirait, en se fissurant.

J'ai demandé à boire un thé. Ils m'ont proposé un assortiment de gâteaux. Ils étaient chauds et caramélisés. Ils craquaient sous ma langue. J'ai pu manger à ma faim. La mésaventure de ce matin était déjà chassée de ma mémoire. J'étais heureux d'être parvenu à la fin de mon voyage. Je croyais être arrivé.

J'ai fermé les yeux pour écouter la clameur de la mer. Le bruit des vagues a été recouvert par leurs paroles. Ils discutaient. Ils semblaient être en désaccord. Leur langue était âpre, saccadée. Les sons se heurtaient mais ils ne s'élevaient jamais trop haut.

Telle une corde de violon, ils restaient tendus, avec précision. Ils caressaient le silence, sans jamais le transpercer.

Je me suis levé et je me suis avancé vers eux pour payer. Je devais changer la monnaie, celle que j'avais apportée avec moi n'était pas la bonne.

Un torrent de pièces s'est déversé entre leurs mains tendues. En échange, je n'ai reçu que quelques minces disques dorés.

J'ai voulu remercier. Un râle a fait se craqueler mes poumons. Avant de prendre la parole, j'ai toussé, puis craché dans un mouchoir.

Ils m'ont fustigé du regard.

Je ne voulais rien laisser au hasard. Je voulais que tout se passe pour le mieux. Je m'étais renseigné sur les usages, sur les convenances.

Je savais que le commerce se faisait tôt le matin et que les coutumes devaient être respectées, sans être dites.

J'avais acheté un habit sombre, discret. Je ne voulais pas me faire remarquer.

J'espérais que tout se passerait pour le mieux, ainsi.

Si je ne me faisais pas remarquer.

J'ai commencé à articuler des syllabes, mais je les articulais mal. Je les prononçais de travers, pas comme il fallait. Dans les échoppes, dans les rues de la ville, les gens s'amusaient à répéter ce que je disais. Ils mimaient mon air craintif, effarouché. Et ils déformaient mes mots, en riant.

Ils vidaient ma parole à la manière d'une coque de noix de coco. Ils laissaient s'écouler le jus, sur l'asphalte. Plus tard, ils prendraient soin de contourner la flaqué. Ils éviteraient de marcher dedans. Ils savaient qu'il ne fallait pas que mes mots collent à leurs chaussures.